

Prologue

Elle traverse, pâle et lente hostie jamais mâchée, froide, indifférente, la fenêtre découpée dans le toit. Les nuits sans nuage, la lune me frappe le visage. Fausse présence. Jonathan est parti.

Ma chambre est située dans les combles. A l'étage en dessous : l'appartement, ensuite ceux des locataires, les bureaux au rez-de-chaussée puis les caves, noires et encombrées, d'où démarre, tramway vertical, l'ascenseur. Dans la fosse sous l'ascenseur, la rivière passe, dont on ne parle jamais.

La maison est un grand vaisseau tremblant au passage des camions ou sous les rafales de mars. Elle appartient à la ville, témoin des cris, des appels, des

luttons nocturnes sur le trottoir, des motos qui passent, des ambulances. Elle tend l'oreille comme une voile. Pour y dormir, il faut être fatigué.

Au fur et à mesure du départ des membres de la famille, on y installe des blocs cuisine, des blocs douche, on dépend les lustres. On découpe les moulures pour accrocher des mezzanines. On bâtit des alvéoles. Il n'y a plus trace des campements enfantins. L'édifice résonne désormais du langage varié de locataires venus de partout.

A deux pas d'ici s'annonce un atelier d'écriture auquel je décide de me rendre. Quand j'en parle autour de moi, on me demande de quoi il s'agit. Je ne sais que répondre. Cela se passe dans une ancienne demeure qui a conservé ses tapis d'escalier, une rampe chantournée, des vitraux aux fenêtres. Il y règne un silence abbatial. Par les hautes portes entrouvertes, on aperçoit des dossiers, mais guère d'occupant pour les manipuler. La séance a lieu dans la bibliothèque.

Quelques personnes sont assises autour d'une table recouverte de carton bouilli. Parmi elles, l'animateur. Certains participants ont préparé des feuilles, d'autres un cahier ou un carnet spiralé sur lequel ils posent

les mains, comme pour cacher un oiseau. Le mobilier est vieillot, hormis les sièges en plastique moulé de couleur orange. Près de la fenêtre, deux secrétaires pianotent sur un clavier d'ordinateur. Les minutes passent sans qu'un mot ne soit prononcé. Chacun surveille, dirait-on, son oiseau prêt à fuir par la fenêtre ouverte. Je me demande si cette pause est nécessaire à la concentration. Un jeune homme dont les cheveux pendent sur les épaules se met à crayonner sur son papier.

Il remplit une page entière de graffitis, puis se lève. Son visage angélique apparaît lorsqu'il rejette sa chevelure d'un mouvement de tête. Il déclare : « Voilà ! » Sa jeunesse est une surprise : il ressemble davantage à un moniteur qu'à un écrivain. Il pousse son « œuvre » au milieu de la table, pour que chacun la voie. Il est impossible d'imaginer ce que cela représente. C'est pourtant ce qu'il nous dit de faire. Les autres, autour de la table, remuent sur leurs chaises, ouvrent les carnets, orientent leurs feuilles et se mettent à écrire sans hésiter. Les feuillets noircissent (sauf les miens). Pendant ce temps, le jeune homme à tête d'ange établit des listes dans des colonnes.

L'espace autour de nous s'emplit d'une espèce de frénésie : des atomes s'agitent, dont j'entends les bruits de frottement, malgré le silence.

Cliquetis de roues, roulements, mouvements de billes, craquements d'articulations : j'imagine un grand squelette se rassemblant, le claquement de rotules et de vertèbres. Je vois les ossements s'imbriquer, très précisément, quittant des sépultures. Des résurrections, des levers de morts. De lourdes pierres se soulèvent tandis qu'au loin grondent des cratères. Les blocs arrimés aux falaises se détachent, s'effondrent dans les vallées. Les humains reconstitués les rassemblent pour bâtir des villes. Ainsi tout se détruit et se refait dans le même temps, comme dans un rêve.

J'ai mal au dos. Mes compagnons quittent la salle. La séance est terminée. Mon carnet s'est rempli sur cinq pages. Pas un mot n'a été prononcé. Le prochain atelier a lieu dans une semaine. Je redescends les marches couvertes de velours, la main sur l'épaisse rampe. La porte s'écrase derrière moi dans un bruit mat.

Retrouver la ville, après l'atelier, est un choc brutal. La tôle rutilante des voitures, l'animation des trottoirs...

tout paraît remuer et fuir. Le corps doit retrouver le rythme de la marche. Passé le coin, la rue est en pente : je n'ai qu'à me laisser couler jusque chez moi. Si je rencontrais un voisin, je ne le reconnaîtrais pas.

Le quotidien reprend le dessus lorsque le beurre mousse dans la poêle. On m'interroge à nouveau. Je ne peux davantage donner d'explications. Les maisons, pour les mères, sont le lieu du concret, avec ces cohortes de repas, d'un bout de l'année à l'autre, remplissant le livre des jours. A peine le temps de lever le nez. Encore moins d'écrire. Des heures de repassage, quand le fer pénètre dans le tunnel des manches, rétablit les cols, écrase les plis : écriture chuintante de vapeurs chaudes se faulant entre boutons et agrafes, sur des lisières ou des doublures, tandis que derrière les joues en feu et le front en sueur, le cerveau s'amollit. Je trace avec le fer, je caresse cotons et lainages, je fais des tas, ici les chemises, là les draps, je fais merveille d'édifices tièdes. Je manipule, je range quantité d'objets. Que ferait-on sans moi ?

Mais cette fois me viennent de drôles d'idées. Je me souviens de l'atelier et comment je me suis

transportée en des lieux étranges. A vrai dire, cette première séance m'a introduite dans un cimetière : ces ossements ressuscités me rappellent d'anciennes images représentant le jugement dernier. Les graphismes emmêlés sur le papier n'évoquent-ils pas les hésitations de marionnettes qui s'essaieraient à marcher ? J'imagine les jambes molles, tentant de se redresser. J'affabule durant cette semaine, dans l'attente de réitérer l'expérience.

Je me rends à la seconde séance. Je grimpe l'escalier quatre à quatre. Je ne m'attarde plus à guetter ce qui s'aperçoit par les portes entrouvertes sur les paliers. L'animateur est là, dans un long pull rouge, ses cheveux attachés par un morceau de laine. Les participants ont changé, hormis trois personnes que je reconnais, et nous échangeons un sourire. Une des femmes ferme des enveloppes. Je réalise qu'il s'agit de la secrétaire. La fois précédente, elle tapait à la machine près de la fenêtre. Aujourd'hui elle est assise à notre table, pointant sa langue pour humidifier les timbres. Ses mains s'agitent comme les pattes d'un rongeur. Les deux nouvelles ont étendu vestes et paquets sur plusieurs chaises, sans souci

pour d'autres arrivants qui se présenteront peut-être. Leur conversation est de celles qui ne se terminent jamais. Cela met un peu d'animation dans la pièce où l'ambiance, sans leurs chuchotements, serait aussi glaciale que lors du premier atelier. L'animateur a apporté un livre. Il se met à lire d'une voix neutre. Je n'avais jamais rien entendu de ce genre. Le texte comporte de nombreuses répétitions, sans aucun sens. Cela me plaît de ne pas comprendre, comme si c'était cela que j'attendais. Une sorte de mélodie musicale. Au milieu de la table trône une planche. Le jeune homme nous propose d'imaginer l'histoire de ce morceau de bois gris, mat et sale. Il a ramassé cette pièce de coffrage sur un chantier voisin (plusieurs bâtiments sont en rénovation dans le quartier). Des écailles de ciment restent coincées dans les fibres. Une des femmes s'en empare puis la relâche en grimaçant. En retombant, la planche libère un nuage de poussière. Nous reculons tous en même temps, surpris, en faisant crisser nos chaises en plastique. L'animateur reste de marbre. Les participants s'éparpillent dans la salle pour écrire plus à l'aise en un endroit propre. La planche repose sur une auréole blanchâtre, moins incongrue

désormais, comme installée là depuis des décennies. Elle a l'apparence du plâtre : une concrétion calcaire, un morceau de Titanic, un minuscule cercueil marin.

Les gens étirent lentement le sentier sombre de leurs phrases jusqu'en bas de la page : les noires larmes des noyés anglais, allemands, danois... Des pleurs silencieux. Le jeune homme, tel un comptable, continue à remplir ses colonnes, de leurs noms peut-être. Lorsqu'il lève la tête, les gens s'arrêtent d'écrire. Certains se massent les mains ou les secouent en les laissant retomber le long de leur siège, ou bombent le torse pour respirer à fond. La colleuse de timbres continue son travail. Les enveloppes forment un petit mur qui nous sépare d'elle. Elle allume une cigarette et aspire la fumée en creusant les joues et fronçant les sourcils, de manière très concentrée. Nous sommes invités à lire ce que nous avons écrit. Je n'entends rien car le bruit du ressac, dans ma tête, est étourdissant. Le sifflement aigu du vent me fait mal. Je me bouche les oreilles et ferme les yeux : la vision du naufrage me submerge. Lorsque je reviens à la réalité, la salle est vide. La planche a disparu. Seule subsiste son empreinte rectangulaire.

A cette époque, chez moi, outre le départ de Jonathan pour la Patagonie, surviennent quelques changements, somme toute assez naturels. Les enfants ont grandi, vont et viennent, ou partent définitivement. Les étages inférieurs sont loués, sauf le bureau de Jonathan au rez-de-chaussée. Mon regard se tourne vers l'extérieur. Je quitte chaque jour pour quelques heures le vaste vaisseau qu'est ma maison. Je sors. Je retrouve un travail. Je vais à l'atelier d'écriture. J'écris. Il est temps de faire connaissance d'Hildegarde.